

Fin des années 40. En cet après-midi, jour de lessive, Odette s'affaire dans la cuisine, devant le réchaud à gaz, et chantonne des airs d'opérette :

- «*Je t'ai rencontré simplement, et tu n'as rien fait pour chercher à me plaire...*»

- «*Si tu veux faire mon bonheur, Marguerite donne-moi ton cœur*».

Le haut champignon métallique de la grande lessiveuse commence à bouillonner et arrose le linge en dégageant une odeur douceâtre dans la pièce embuée.

Dans un coin, l'aîné assis par terre étale son jeune savoir avec application: des mots en lettres majuscules composées à l'aide de bâtonnets colorés tout neufs. Et les compliments de sa Mère fusent entre deux chansons...

L'école lui plaît bien, et gare à celui qui lui chipe son béret dans la cour «Tu vas voir, mon Père il est gendarme !». Il songe d'ailleurs à aller le retrouver, à l'entrée toute proche de la caserne, où celui-ci monte la garde dans la guérite tricolore: quelle fierté de se tenir bien droit à ses côtés! Soudain, patatras! Le petit frère, censé dormir, pousse la porte qui vient balayer une bonne partie de l'ouvrage. Le bonheur serait-il une construction fragile, fugace?

Ces derniers jours de convalescence avaient été plutôt agréables - après une rougeole et l'immanquable régime bouillon de légumes, jeûne dont il sortait les jambes flageolantes -, car chaque maladie infantile était ponctuée d'un cadeau - crayons de couleur, pastels, livres.. - Ah, cette fois-ci, ironie du sort, les inoubliables «Chatons Barbouilleurs» des Albums du Père Castor qui renversent des godets de peintures et découvrent la magie des mélanges de couleurs!

Au fil des années ces nourritures spirituelles compensatrices, relayées par les envois de divers contes d'une jeune marraine -Ah, les «Histoires comme ça»-, tissaient chez Jacques une fraternité avec les mots qui l'embarquaient dans des voyages inouïs dont le sommet sera...les Andes péruviennes. «Le Temple du Soleil», paru en 1949 était à la fois comique «*quand lama fâché, Señor...* », effrayant (le bûcher rituel), instructif (l'éclipse de soleil) . Le Bonheur aura désormais une version hispanique: la Felicidad.

Puis D'Artagnan est arrivé. En haut du tableau noir, l'Instituteur de CM1, M. Pineau, faisait avancer ou reculer l'aiguille des minutes sur un cadran en carton

selon le degré d'attention des élèves; en cas de bonus en fin de semaine il leur contait un chapitre des «Trois Mousquetaires» d'Alexandre Dumas. Un bonheur déjà socio-politique: cet obscur Cadet de Gascogne ferrailant avec trois fines lames du Roi-Soleil, Athos, Porthos et Aramis et reconnu, par sa bravoure, comme un des leurs; son indispensable valet Planchet; la rivalité avec les «Gardes du Cardinal» aux ordres de Mazarin; l'Angleterre et l'intrigante Milady de Winter, le Duc de Buckingham...

Dans le courant de l'année, afin d'illustrer le Paris de son récit historique, le Maître avait organisé une sortie au Jardin du Luxembourg, proche du terminus du métro « ligne de Sceaux », à six stations de son école d'Arcueil. Pour l'écolier de la proche banlieue sud, ce fut la découverte d'un grandiose espace de jeu inespéré. En effet, la visite-promenade agrémentée de commentaires se prolongea par un jeu de foulards: Mousquetaires du Roi versus Gardes du Cardinal près du Grand Bassin derrière l'actuel Sénat. Jacques avait bien retenu que «la grande «Fontaine Médicis» près de l'entrée - qui l'avait tant impressionné - s'appelle ainsi -expliqua-t-il à ses parents- parce que c'est Marie de Médicis qui avait fait construire ce Parc, après la mort du Roi Henri IV, et même que cette énorme fontaine, c'est drôle, elle s'appelait «grotte» parce que ça lui rappelait l'Italie». Le bonheur avait été total.

Ce fut aussi à cette époque qu'une femme rendit familier à Jacques ce lieu de nature harmonisée. Sa grand-mère Lucienne venait régulièrement à Paris par la même «ligne de Sceaux» acheter des fournitures d'horlogerie pour son mari. Souvent, le jeudi ou pendant les vacances, elle passait prendre l'enfant et, les courses finies, le conduisait vers les attractions du Parc.

Les petits mollets actionnaient alors avec ardeur les bolides du circuit de voitures à pédales pendant quelques tours puis se hâtaient vers le Grand Bassin où se louaient des voiliers modèles-réduits qui, en un temps donné, étaient censés en faire la traversée. L'apprenti-marin devait régler les voiles en fonction du vent, et le bonheur était d'éviter le piège du grand jet d'eau central qui faisait tourner en rond les petits bateaux!

Car il ne fallait pas tarder pour être bien placé à la rituelle séance du Théâtre des Marionnettes -toujours vivant de nos jours. Jacques n'était pas le dernier à crier

pour prévenir Guignol d'un danger, ni même à rire des démêlées avec le Gendarme, qui recevait force coups de bâton...Spectacles dont le petit garçon ne se lassait pas, jusqu'au jour où fut donnée une version de « Robinson Crusoé » : Le réalisme de la scène du naufrage, le vaisseau ballotté sous les éclairs et les coups de tonnerre, le terrorisèrent. Serré contre sa grand-mère, fâché de l'absence de plaisir habituel, il finit néanmoins par suivre avec intérêt l'expérience de Robinson qui lui ouvrait la porte sur une autre vision du monde.

Coïncidence, «Robinson» ne lui était pas inconnu puisque c'était l'autre station terminus du métro, dans une commune où des guinguettes accueillaient les Parisiens le dimanche et voyaient naître de nombreuses idylles. Ce fut le cas pour Odette, dont les parents résidaient à Sceaux, ville voisine, qui eut le bonheur d'y rencontrer l'âme sœur. Par la suite ce Métro, aujourd'hui RER B, fut un lien fondamental dans l'enfance de Jacques, réglée par le sacro-saint rituel familial du dimanche: le déjeuner chez les parents de sa mère, fille unique – surtout ne pas rater le métro qui arrivait à midi vingt sous peine de manger un rôti trop cuit qui aurait fait injure au talent de cuisinier du grand-père René!-; puis les parties de belote, auxquelles peu à peu s'initiait l'enfant; et pour finir, LA promenade dans le Parc de Sceaux, à proximité - créé par Le Notre: tout un programme! -.

Cette sortie dominicale, à la longue un peu ennuyeuse – même parcours, ne pas toucher, ne pas salir ses vêtements...- offrit cependant au petit garçon une vue en perspective qu'il n'avait pas eu au Luxembourg. De l'entrée du parc on accédait au Château par un côté, puis de la façade on parcourait l'immense jardin pour aboutir à une terrasse qui surplombait à gauche une des extrémités du Grand Canal vers lequel on descendait en suivant cascades, jets d'eau et fontaines.

Celles-ci étaient ornées de grosses têtes en bronze aux chevelures abondantes, certaines mêlées de fruits exotiques - Jacques ignorait le mot «mascaron»- qui l'impressionnèrent beaucoup au début. Au fil du temps il éprouva de l'attirance, et même une sorte de complicité devant ces faces de vieillards grimaçants qui crachaient de l'eau ou ces Neptunes joufflus qui la soufflaient, un tube en bouche, dans de grandes vasques.

Cependant, un autre endroit du Parc contribua à son bonheur. En longeant le Canal, à main gauche on découvre une grande pièce d'eau qui lui est rattachée:

l'Octogone – la sonorité de ce mot savant plut beaucoup à l'enfant -, encadré de deux majestueuses statues de cerfs qui brillaient comme de l'or, chaque grand cerf juché sur un promontoire, en compagnie de la biche et son faon, belle image patriarcale... Et c'est dans ce décor de conte que Jacques fit son apprentissage de la pêche à la ligne grâce à son grand-père René, l'horloger.

Celui-ci travaillait dans une pièce de son petit pavillon convertie en atelier - au désordre organisé-, consacrait son temps de repos à son jardin , sa petite basse-cour et était membre de la Société de pêche « La Grenouillère». Et Jacques, posté à côté de l'établi, juste à la hauteur, attentif aux gestes précis de l'horloger, attendait le moment où René ferait une pose pour aller vérifier la bonne production des asticots dans une vieille boîte à biscuits percée de trous ou lui montrerait comment monter une ligne convenablement. Il fallait beaucoup de patience pour manier le mince fil de nylon: enfiler le flotteur -le «bouchon»- puis fixer les petits grains de plomb avec des brucelles, ces petites pinces d'horloger, et, fierté de l'enfant, attacher solidement le minuscule hameçon par un savant entortillage suivi d'un nœud délicat. Tous ces préliminaires annonçaient un prochain départ matinal et ces fois-là, le rituel l'enchantait: charger la vieille bécane avec les gaules, les deux épuisettes, fixées au cadre, le seau des appâts au guidon, remplir les sacoches, l'une avec tous les accessoires – lignes, asticots, petits outils, porte-gaules-, l'autre avec pliants, chapeaux de soleil et boissons.

Et «en route mauvaise troupe»! disait René - un reste de la Guerre de 14 où il avait été gazé et blessé - qui ouvrait la marche en poussant son vélo, suivi de Jacques, la musette du repas à l'épaule, et la bourriche repliée de l'autre côté. En une vingtaine de minutes, par une entrée secondaire, les pêcheurs étaient à pied d'œuvre, à la jonction de l'Octogone et du Canal. Les portes-gaules étaient alors disposés pour marquer l'emplacement car il restait une dernière opération à faire: aller vers les cascades, à l'amorce du canal où proliféraient nénuphars et autres plantes aquatiques pour fouiller la vase noire avec une petite épuisette et récolter ces minuscules «vers de vase» rouge vif, très remuants. La prise espérée de belles tanches, amies des profondeurs aidait à supporter l'odeur de putréfaction insolite qui flottait alors dans ces lieux historiques. La pêche pouvait enfin commencer.

Les flotteurs réglés, quelques boulettes d'appât lancées, Jacques, fébrile, s'efforçait de fixer l'asticot sur l'hameçon dans les règles! Bientôt le discret «plouf» de sa ligne amorçait l'attente de la première touche pendant que René lançait ses lignes de fond puis réglait les moulinets.

Et soudain, le bonh...Non! L'impatience a trop vite guidé la main, le poisson s'est méfié. «Tu vois mon p'tit, il faut juste bouger un peu ta ligne pour qu'il cherche à avaler l'asticot, et là, hop! Tu le ferres, tu tires d'un petit coup sec ta ligne en arrière; mais ne t'en fais pas, ils ont flairé les appâts». Et sur ces paroles avisées de ce «Pépère» dont il admirait les patientes mains qui démontaient, nettoyaient, réparaient aussi bien les grosses horloges et pendules que de minuscules montres-bracelets, Jacques reprenait sa pose vigilante juste distraite par de brefs regards vers les grands cerfs, devenus familiers. Leurs bois dressés vers le ciel étaient-ils un défi, un message, à ces humains qui traquaient la faune aquatique, le regard hypnotique fixé sur la surface de l'eau?

Tout-à-coup, le scion qui vibre! Le flotteur plonge, une fois, deux fois, un petit coup du poignet, l'eau qui s'agite, la gaule plus lourde, et c'est le bonheur, même si la prise en main du poisson gluant qui se débat, tout en tenant la gaule, est une épreuve. Mais quel est ce poisson? Ni l'habituel gardon, ni cet affreux poisson-chat, il a une grande nageoire sur le dos, les flancs zèbrés de couleurs: «Une perche arc-en-ciel - dit René, accouru avec la bourriche - c'est plutôt rare ici».